

[POUR LE MONDE ILLUSTRÉ]

ELAINE

PREMIÈRE PARTIE

LA TEMPÊTE

(Suite)

Certes, il y a des âmes auxquelles ces spectacles marqués de tristesse plaisent : il y a des poètes qui aiment vivre au sein des immensités sombres : il est des esprits qui ne recherchent que les climats brumeux ou les natures sauvages ! Mais peut-on demander à une jeune fille, bien faite pour avoir sa place réservée au milieu de ses semblables, d'avoir les mêmes idées ? Peut-on exiger d'elle qu'elle se contente du terrible et du gris, alors que le tendre et l'ensoleillé existent quelque part pour elle ?

Elle aimait pourtant bien son grand-père, cette enfant aux larges yeux noirs et à la taille de druidesse oubliée dans nos époques extra-civilisées, mais elle aimait aussi la vie ! Elle se disait bien que les goûts de M. de Kéravrez lui faisaient un devoir de demeurer avec lui, dans ces lieux désolés où son âme de vieil Armoricaïn endurci trouvait la plénitude des charmes, mais elle pensait aussi parfois, en dedans de son cœur, qu'il devait se dire que ses goûts étranges n'étaient peut-être pas partagés par sa petite-fille.

Hélas ! les vieillards sont souvent comme les enfants qui, par cela même qu'ils aiment à entendre raconter les contes du *Petit Poucet* ou du *Petit Chaperon Rouge*, ne peuvent se figurer que les grandes personnes présentes aient envie de bailler en écoutant.

Chose curieuse ! ces pensées, qui étaient habituellement celles d'Elaine, ne hantaient pas son esprit ce soir-là.

Par une sorte de revirement difficile à imaginer, le château lui semblait bien plus gai que de coutume et le vent, qui soufflait en tempête au dehors, ne la faisait plus frissonner comme la veille.

On eût même pu voir un sourire heureux errer sur ses lèvres entr'ouvertes, alors que ses petits doigts blancs jouaient machinalement avec les glands de sa cordelière.

Soudain, elle se leva, se posa en souriant devant une glace qui reflétait toute sa personne, puis, revenant rêveuse, se dévêtit, éteignit sa lumière, puis se coucha.

Mais les bonnes fées, que les légendes bretonnes placent un peu partout, purent l'entendre murmurer bien bas, avant qu'elle s'endormît :

—Je suis folle ! Il ne me connaît même pas ! Puis, qui sait ? . . .

* * *

Le lendemain de cette soirée si féconde en événement divers, le soleil se leva radieux, repoussant devant ses rayons bienfaisants, en même temps que l'ombre, les dernières bouffées de tempête.

Elaine, après une nuit où toutes sortes de rêves heureux avaient bercé son sommeil, sourit et rougit en se rappelant ses pensées de la veille ; puis, sautant à bas de son lit, elle s'habilla à la hâte et descendit au salon.

M. de Kéravrez l'y attendait auprès du foyer, les deux coudes appuyés sur ses genoux écartés, le corps penché en avant et tisonnant machinalement une bûche de bois sec, achevant de se consumer dans l'âtre.

—Bonjour, grand-père.

Et, ce disant, Elaine posa ses lèvres roses sur le front du vieillard.

—J'espère que vous avez bien dormi ?

Puis, rougissant, elle ajouta plus bas.

—Comment va notre noyé ?

—Aussi bien qu'un noyé qui n'a pas avalé trop d'eau salée peut se porter, mon enfant. Désires-tu le voir ?

—Pas avant de vous avoir vu déjeuner avec moi.

On sonna la servante, et bientôt un frugal repas fut servi auprès de la cheminée monumentale où, sur la demande d'Elaine, on avait renouvelé la provision de bois.

—Allons-nous maintenant voir notre malade ? demanda M. de Kéravrez, quand la collation fut terminée.

—Avec plaisir, grand-père.

Ils sortirent ensemble et, arrivés à la chambre d'Armand, prièrent la servante qu'on avertît le convalescent de leur visite.

Le jeune homme, dont une nuit d'un sommeil réparateur avait

renouvelé en partie les forces, était assis dans un large fauteuil, occupé à faire sécher, l'un après l'autre, certains papiers d'une importance capitale, sans doute.

En entendant annoncer M. et Mlle de Kéravrez, dans le château desquels on lui avait préalablement appris qu'il se trouvait, il essaya de se lever, mais trop faible, il fut obligé de se rasseoir.

—Ne vous dérangez pas, monsieur . . .

— . . . Armand d'Auffour.

—Nous venons simplement prendre des nouvelles de votre santé. Je vois que, quoique faible encore, vous êtes déjà beaucoup mieux. Permettez-moi de vous présenter ma petite-fille, Mlle de Kéravrez, à qui (entre parenthèses) vous devez d'être encore vivant.

—Mademoiselle, vous me voyez confus de ne pouvoir vous remercier autrement du signalé service que vous m'avez rendu. Il est inutile de vous assurer, n'est-ce pas, que je serai infiniment heureux, quand il me sera donné . . .

—Pas de me rendre le même service, au moins, interrompit en riant, la jeune fille !

—Oh ! non ! . . .

Et il resta interloqué.

M. de Kéravrez lui raconta alors comment s'était opéré son sauvetage.

Pendant ce temps, Armand ne pouvait s'empêcher de porter de temps à autre, ses yeux sur Elaine, qui rougissait malgré elle chaque fois que son regard rencontrait celui du jeune homme.

Celui-ci se disait qu'elle était étonnamment belle, et que l'homme à qui il serait donné de posséder tant de perfections, serait sans doute le plus heureux des hommes.

Au moment où ses hôtes se retiraient, il les remercia de nouveau. Mais ils ne furent pas plutôt sortis qu'il se prit à rêver, au lieu de continuer à faire sécher, à la flamme du foyer, les papiers épars sur le guéridon, à portée de sa main.

Point ne nous est nécessaire, n'est-ce pas, de vous expliquer en détail ce à quoi un jeune homme peut bien penser quand un hasard—qu'il appelle heureux, malgré tout—a mis sur sa route une créature aussi belle qu'Elaine de Kéravrez. Surtout que nous avons vu, dans le commencement de ce récit, que le jeune homme en question venait reprendre sa place dans la patrie avec, en tête, l'idée de trouver quelque jolie femme, à qui il pourrait proposer, tôt ou tard—plutôt tôt que tard—d'unir leurs deux existences.

Or, au moment du naufrage de la veille, notre héros avait eu l'heureuse idée de ne pas oublier son portefeuille dans sa cabine ! Quand on saura que ce portefeuille contenait toute sa fortune—nous avons parlé de millions—on devinera facilement le sujet de ses rêves.

D'ailleurs Armand d'Auffour était ce qu'on appelle un bel homme : mais cette fois l'expression pouvait s'appliquer dans toute l'acception du mot. Car il était beau de visage aussi bien que de corps.

Rien qu'à le voir, on devinait qu'il possédait des titres de noblesse datant des croisades : le travail et les luttes pour la vie ne sauraient faire disparaître ces marques de race—pas plus qu'une vie sédentaire et des plaisirs raffinés ne sauraient les faire naître.

Armand songeait donc.

DEUXIÈME PARTIE

LE DUEL

Six mois se sont écoulés depuis les événements que nous avons racontés dans la première partie de ce récit.

Presque au lendemain du jour où Armand songeait, Pierre Maudern avait été obligé de s'absenter : des affaires pressantes l'appelaient, paraît-il, à Paris.

Hélas ! il est un proverbe qui dit :

Qui va à la chasse
Perd sa place.

C'est précisément ce qui arriva pour notre faux Breton.

Fût-il demeuré, Elaine eût peut-être regardé à deux fois avant de se laisser aller aux sentiments étrangers qui s'introduisaient si brusquement dans son âme, depuis qu'Armand d'Auffour s'était trouvé sur son chemin. Certes, jamais elle n'avait senti autre chose qu'une certaine répulsion pour ce Pierre Maudern, dont le mariage s'était arrangé avec son grand-père, sans son propre consentement. Néanmoins, l'obéissance et la piété filiale eussent pu lui faire faire ce que le cœur eût été impuissant à lui faire accepter.

A H de Trémaudan.

(A suivre)